

Jean-Pierre CHARCOSSET*

Vers l'ouverture, Maldiney phénoménologue ?¹

Au sujet de la liberté, Paul Valéry (un auteur que Maldiney, au total, ne cite guère) écrivait ceci :

« Liberté : c'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens, qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent... »².

Ne nous faut-il pas en dire autant au sujet de l'Ouvert ? A peine avons-nous prononcé le mot que son objet se dérobe ; pour une raison sans doute très simple : c'est que précisément il ne s'agit pas d'un objet. Pour recourir à un terme dont les phénoménologues ont usé et abusé, au point de devenir un de leurs tics de langage, avec l'Ouvert nous nous trouvons confrontés à une *énigme*. Il est même arrivé (une fois au moins) à Henri Maldiney de parler du « *mystère* de l'Ouvert »³. Toujours est-il que ce mot est de ceux qui s'écrivent d'abord avec un point d'exclamation. C'est ce que fait Hölderlin quand, dans « La Promenade à la campagne », il écrit (à Landauer) : « Viens dans l'Ouvert, ami ! »⁴ et, quand il cite ce poème, Maldiney ajoute : « il faut partir pour être » ou encore : « Tout a lieu dans l'éclaircie d'un saut »⁵.

Pour sa part, Rilke commence la huitième des *Élégies de Duino* par ces mots :
« De tous ses yeux la créature voit
l'Ouvert. Seuls nos yeux à nous
sont comme retournés et tout autour d'elle posés
comme des pièges enfermant sa libre issue »⁶.

Première remarque : ce mot est d'origine poétique. Plus précisément, il provient d'*élégies*. S'il y a là un chant, c'est celui de la plainte. Comme si, pour nous, l'Ouvert était perdu. Et la plainte monte de ceux qui ne paraissent pas disposés à faire leur deuil de cette perte. Venir dans l'Ouvert (comme Hölderlin y invite), ce serait alors y faire retour : est-ce seulement possible ? Ou encore : à qui ?

Deuxième remarque : ce mot est allemand d'origine (« *das Offene* ») et, en allemand, il s'agit d'un *neutre*. La langue allemande substantivise volontiers ses qualificatifs et, comme en allemand les noms s'écrivent avec une majuscule, la traduction française (« l'Ouvert ») apparaît (parfois dans un seul et même texte) tantôt avec une minuscule, tantôt avec une majuscule. Il la mérite sans doute puisqu'il est, par définition, au singulier : on ne peut pas dire, on ne saurait dire : « les ouverts » !

¹ Conférence prononcée à la séance académique de l'Institut Catholique de Paris, *Henri Maldiney à l'épreuve de l'ouvert*, le 15 mai 2009 ; publié initialement par Transversalités, Janvier, mars 2010/1 (N° 113)

² Paul Valéry, « Fluctuations sur la liberté », in *Regards sur le monde actuel*.

³ Henri Maldiney, *La Fondation Marguerite et Aimé Maeght à Saint Paul*, Derrière le Miroir, N°148, Juillet 1964, p.18.

⁴ Friedrich Hölderlin, *Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, Paris 1967, p.803.

⁵ cf. *La Fondation Maeght*, p.17

⁶ trad. Henri Maldiney, *Ibid.*, p.13.

C'est seulement avec Heidegger que le mot fait son entrée en philosophie. Or la manière dont Heidegger se rapporte d'une part à Hölderlin, d'autre part à Rilke se fait, si l'on peut dire, au détriment de Rilke puisque dans « *Wozu Dichter?* », Heidegger finit par affirmer que Rilke ne parle jamais que « le langage de la métaphysique »⁷. En revanche, la manière dont Maldiney se réfère et à Hölderlin et à Rilke consiste à les rapprocher, comme si l'un et l'autre n'avaient jamais fait que vouloir dire une seule et même « épreuve ».

A partir de là commencent les difficultés. A en croire Maldiney, pour nous la tâche s'énonce précisément ainsi : « ce que nous apprenons par l'épreuve, dans l'étonnement, nous cherchons à le comprendre »⁸. Là, plus encore qu'ailleurs, le (ou les) points d'interrogation est (ou sont) donc second(s) par rapport au point d'exclamation.

Redoutant sans doute la confrontation directe avec l'énigme, j'ai proposé un titre bancal, apparemment double.

D'abord, pour des raisons d'euphonie, ce qui aurait dû être « Vers l'Ouvert » est devenu « Vers l'ouverture »... Non seulement cette notion d'ouverture peut paraître plus facile à entendre à tous égards, mais elle a en outre le mérite de se rapprocher de la notion de déchirure qui revient de plus en plus souvent chez Maldiney, en référence à une citation d'André du Bouchet : « La déchirure ? Non, le jour de la déchirure »⁹.

D'autre part, elle aboutit à cette question étrange : Maldiney phénoménologue ? Les gens de mon espèce, celles et ceux pour qui Maldiney a d'abord été un homme de parole(s) – tardivement venu à l'écriture – ont bel et bien l'impression d'avoir été auprès de lui « à l'école de la phénoménologie » et, tout récemment encore, Françoise Dastur a consacré à l'œuvre de Maldiney un texte ayant pour titre : « Une phénoménologie de la rencontre et de l'événement »¹⁰ où (en quelques pages) elle dégage ce qui lui paraît être la marque propre de cette pensée.

Il n'est pas nécessaire de faire des statistiques pour remarquer que Maldiney en appelle de plus en plus (ouvertement) à l'Ouvert, s'interroge avec toujours plus d'insistance sur ce qu'il appelle « avoir ouverture à... ». Or, corrélativement ce n'est pas moi, c'est Maldiney lui-même qui, dans un entretien relativement récent (2002), paraît prendre ses distances à l'égard de la phénoménologie.

« ... tous mes échanges avec Kuhn et avecBinswanger ont été importants, c'était même capital, parce que ça a été ma véritable initiation à la phénoménologie. Depuis j'ai bien compris que la phénoménologie n'est pas quelque chose dont on ait à parler comme si c'était un système, mais c'est quelque chose qui ne peut être que pratiqué en existant, aussi bien dans toutes les rencontres d'un homme avec un

⁷ Martin Heidegger, « Pourquoi des poètes ? » in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard (« Folio »), Paris 1980, p.368.

⁸ Henri Maldiney, *Art et existence*, Klincksieck, Paris 1985, p.197.

⁹ André du Bouchet, *L'Incohérence* ; cf. *Art et existence*, p.218.

¹⁰ cf. *L'Ouvert*, n°1, pp.61-71.

malade, que d'un homme avec une œuvre d'art ou d'un homme avec son prochain. Je n'aime pas être considéré comme phénoménologue, ça ne veut rien dire. On n'est pas phénoménologue par choix. C'est une méthode particulière, mais on ne l'est que par présence à la réalité telle qu'elle se donne. La phénoménologie, c'est ce qui rend l'interprétation caduque et fausse. L'erreur commence à l'interprétation. Depuis j'ai toujours choisi comme définition de la phénoménologie la formule de Newton « *hypotheses non fingo* », « je ne fabrique pas d'hypothèse »¹¹.

En choisissant initialement pour titre « Vers l'Oouvert », il me semblait possible d'orienter une certaine lecture du travail de Maldiney, fidèle à ce mouvement (à la fois positif et négatif). Demeure cette question : le mouvement obstiné qui traverse la pensée de Maldiney doit-il nous conduire à le prendre au mot, au point que l'entrée dans l'Oouvert coïnciderait pour lui avec la sortie de la phénoménologie ?

Si, pour nous, il s'agit plus modestement d'aller « vers l'ouverture », je propose de partir d'une déclaration de Matisse se référant à Turner (deux peintres qui ne sont pas au centre des intérêts de Maldiney).

« ...Je me dis quelquefois que nous profanons la vie : à force de voir les choses, nous ne les regardons plus. Nous ne leur apportons que des sens émoussés. Nous ne sentons plus. Nous sommes blasés. Je me dis que pour bien jouir, il serait sage de se priver. Il est bon de commencer par le renoncement, de s'imposer de temps en temps une cure d'abstention. Turner vivait dans une cave. Tous les huit jours, il faisait ouvrir brusquement les volets, et alors quelles incandescences ! Quels éblouissements ! Quelle joaillerie ! »¹²

Pour une ouverture, voilà une ouverture ! Après laquelle les choses sont claires. Il y a en effet un avant et un après qui correspondent au passage du fermé à l'ouvert. Et, après, plus rien n'est comme avant. Il serait facile d'ironiser et de demander quelques précisions pour savoir les conditions (l'heure et la saison), c'est-à-dire aussi les limites d'efficacité d'un tel procédé, liées à sa répétition. Et pourtant, est en jeu dans un pareil passage un mouvement sans doute fondamental : celui de la naissance - et c'est celui de l'éveil. Il est arrivé jadis à Maldiney de l'inscrire parmi ce qu'il appelait « les directions significatives de l'habiter »¹³. Ce mouvement, il y a en français un verbe pour le dire rigoureusement ; c'est le verbe *é-clore* (sortir du clos, du fermé), à partir duquel pourrait se comprendre dans la poésie de Rilke l'importance de la fleur (la rose !) et celle de l'oiseau, y compris son chant.

Or, du point de vue de la pensée de Maldiney, cette « épreuve » (aménagée par Turner) ne saurait convenir. « Il n'y a, dit-il en effet, pas de porte à ouvrir pour entrer dans l'Oouvert. Car la porte elle-même, qu'elle soit ouverte ou fermée, ne peut apparaître qu'en lui . »¹⁴. Et pourtant quand Valéry écrit : « Au réveil, il y a un temps

¹¹ Cf. « Entretien », in *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Cerf, Paris, 2007, p. 184-185.

¹² Cf. Henri Matisse, *Écrits et propos sur l'art*, Hermann, Paris 1972, p.289-290.

¹³ Cf. Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, l'Age d'Homme, Lausanne, 1973, p.77.

¹⁴ cf. *Art et existence*, p.210.

de naissance, une naissance de toutes choses avant que quelqu'une n'ait lieu »¹⁵ il anticipe sur cette remarque faite par Maldiney lui-même à propos de Cézanne : « Cézanne commence avant qu'il y ait pour nous des choses, avant que la phénoménalité universelle n'ait cristallisé en objets »¹⁶.

Dans la légende de Turner selon Matisse, nous assistons à une ouverture *dans* le monde. Elle-même supposait effectivement la présence du peintre, les yeux déjà ouverts, comme à l'affût, dans une attitude d'ouverture *au* monde. Mais quand Maldiney parle, après du Bouchet, du « jour de la déchirure », il semble parfois s'agir de l'ouverture *du* monde. A lui-même ? - Qu'est-ce à dire ? Ou bien : à qui ? à quoi ? Que, par ailleurs, la déchirure puisse ne pas être suivie du « jour » n'est sans doute pas une pure hypothèse. D'un schizophrène (en l'occurrence un malade de Minkowski) Maldiney écrit : « Il n'a pas ouverture à l'Ouvert »¹⁷.

A supposer que ces questions ne soient pas vaines, elles engagent de toute manière une pensée du sentir. Pour la conduire, Maldiney s'est souvent réclamé d'Erwin Straus. « Sentir, dit Straus, c'est toujours ressentir » - en même temps que se mouvoir. Dans *Regard Parole Espace*, Maldiney traduit : « Toute sensation est pleine de sens pour qui habite le monde en elle »¹⁸. Mais, symétriquement, pour ainsi dire, ne faudrait-il pas aller jusqu'à dire que « sentir, c'est toujours pressentir » ? Et en ce cas, même l'ouverture la plus banale serait capable de nous engager sur une voie dont les poètes n'ont peut-être pas l'exclusivité.

Antérieurement à l'apport de Straus, cette pensée du sentir s'est constituée à *partir de* la phénoménologie – ce qui suppose à la fois un départ et un écart. De la phénoménologie, il faut sans doute rappeler le mot d'ordre. Dire qu'il faut « revenir aux choses-mêmes » correspond bien à effectuer un retour, et ce retour fait suite à une perte – comme si la philosophie continuait à parler des choses alors même qu'elle les a perdu(es)... ne serait-ce que de vue. Si on laisse de côté Lambert et Kant, même s'ils ont été les premiers à forger la notion, la phénoménologie a d'abord été représentée par Hegel, Husserl et Heidegger (« les trois H »). Présenter les choses ainsi – de l'extérieur - c'est à la fois trop et trop peu dire. Trop peu pour rendre compte d'un mouvement de pensée découvert en France avant la guerre et trop puisqu'il faudrait préciser le nom des œuvres qui pour chacun des auteurs cités a constitué, aux yeux de Henri Maldiney en particulier, le « centre de gravité » de leur pensée. Je rappelle simplement que, pour ce qui est de Hegel, la traduction de la *Phénoménologie de l'Esprit* par Jean Hyppolite date de 1939 ; pour ce qui est de Husserl, la traduction des *Ideen I*, commencée par Ricoeur en captivité, a été publiée en 1950 ; quant à Heidegger, certains savent peut-être les vicissitudes de la traduction de *Sein und Zeit* en français : son exemplaire, Maldiney l'a rapporté d'*Oflag*. La petite histoire (celle des traductions) et l'Histoire prise dans toute son ampleur ont sans doute produit un effet de rapprochement voire de télescopage dans

¹⁵ Paul Valéry, « Autres rhumbs », in *Tel Quel II*.

¹⁶ *Regard Parole Espace*, p.227.

¹⁷ *Art et existence*, p.180.

¹⁸ *Regard Parole Espace*, p. 70.

la lecture d'auteurs dont il a fallu ensuite discerner l'apport spécifique. Ceux pour qui la guerre n'avait pas été uniquement le temps de l'Occupation (et des occupations) mais celui de la captivité ont pu éprouver la Libération précisément comme le moment pour faire enfin retour à l'Ouvert.

En ce qui concerne Henri Maldiney, plusieurs textes témoignent de la manière dont il a pris explicitement ses distances, d'abord avec Hegel et Husserl, ultérieurement avec Heidegger. A mon sens, les deux textes charnières sont : le dernier texte de *Regard Parole Espace* qui a pour titre : « La méconnaissance du sentir et de la première parole ou le faux-départ de la phénoménologie de Hegel » (qui date des années 70) et le texte qui a pour titre « Vers quel phénoménologie de l'art ? » (qui date des années 90) et qui est repris dans *L'art, l'éclair de l'être* (où c'est l'avant-dernier texte recueilli). Il est évidemment impossible de résumer la manière dont Maldiney s'explique, pas à pas, mot à mot, avec chacun de ces auteurs – pour s'être d'abord expliqué avec les choses. Si Hegel prétend partir de l'immédiat (terme négatif) qu'il confond avec le proche, il peut être rapproché de Husserl et de beaucoup d'autres dont la phénoménologie est phénoménologie de la perception et qui ne réussit pas à sortir du rapport sujet-objet (« la perception est pour Husserl le prototype de toute structure d'acte et pour Hegel le point de départ de tout savoir de quelque chose »¹⁹). Rigoureusement parlant, l'ob-jet (*Gegen-stand*), c'est ce qui est *en face* et, dit Rilke, « Cela s'appelle destin : être en face, toujours en-face et rien que cela ».

Longtemps la pensée de Heidegger (sans doute revue voire corrigée avec Binswanger) a paru permettre à Maldiney de substituer au rapport sujet-objet le rapport moi-monde et d'aller ainsi d'une phénoménologie de la conscience à une phénoménologie de la présence (traduction possible ou provisoire de *Dasein*). De cette proximité à l'égard de Heidegger (l'auteur de *Sein und Zeit* et des *Essais et Conférences*) un texte témoigne plus que d'autres : celui que Maldiney a donné pour l'inauguration de la Fondation Maeght. Ce texte, l'un des plus rayonnants de Maldiney, magnifiquement illustré à sa première édition, est si « heideggerien » qu'un ami qui ne manque ni d'attention ni d'humour pouvait faire remarquer que Heidegger y est tellement présent qu'il n'y est jamais cité !

Cette proximité se trouve finalement mise à mal quand, dans « Vers quelle phénoménologie de l'art ? », Henri Maldiney déclare explicitement (p.316) : « Il n'y a pas dans Heidegger d'analyse du sentir ». Quelles que soient les précautions prises par la suite pour « sauver » Heidegger (le « deuxième » ou « dernier » Heidegger), le penseur de l'*Ereignis*, un écart décisif a alors été marqué.

En réalité, l'écart n'était pas nouveau. S'il fallait ne souligner qu'un point de discorde, la question du temps conviendrait parfaitement. D'abord il y a sans doute loin de la pensée heideggérienne de l'*Ereignis* à la pensée par Maldiney de l'événement – même s'il est également un avènement et, en l'occurrence, un avènement de l'Ouvert. Maldiney croit trop peu à l'Histoire, qu'il s'agisse de l'histoire

¹⁹ Cf. *Regard Parole Espace*, note 105, p.290.

de l'art²⁰ ou qu'il s'agisse de l'histoire de l'Être, pour être heideggérien. Si, dans « Vers quelle phénoménologie de l'art ? », Maldiney écrit : « l'événement est hors de portée de l'intentionnalité et du projet »²¹ (par où il rapproche Husserl et le premier Heidegger, pour mieux s'en démarquer), je signale qu'il avait écrit dans « Comprendre », c'est-à-dire une trentaine d'années auparavant : « cette précession du projet n'est possible que sous l'horizon déjà esquissé d'une présence ouverte en son présent. Et l'absence de Souci (par exemple, dans l'instant de l'Art) laisse intacte l'ouverture »²² et il redira ailleurs : « L'être pur de l'étant excède et précède son être-objet. Nous sommes présents à lui dans une ouverture plus originelle que celle de l'intentionnalité »²³ (dans un autre texte des années 60).

Quand Maldiney déclare : « je n'aime pas être considéré comme phénoménologue », on peut ne voir là qu'un trait psychologique, témoignant de sa négativité. Il est certain que, pour lui, penser est un acte en définitive solitaire et qu'il a une pratique de la pensée trop peu « groupale » pour avoir l'esprit de chapelle ou celui de parti (si ce n'est, comme Ponge, celui des choses). Mais on méconnaîtrait l'essentiel si l'on voyait dans les indications précédentes la preuve d'une évolution animée par un souci d'originalité.

Si Maldiney a un souci ce n'est pas celui de l'originalité mais celui de l'originarité. Les pensées qu'il critique et qui sont de la sienne les plus proches n'ont qu'un défaut : celui de partir trop tard (à cet égard l'expression heureuse de « faux-départ » est athlétiquement fautive, les faux-départs y étant l'affaire de ceux qui partent trop tôt). Quant à l'évolution, elle est douteuse au point qu'on peut relire tous les textes de Maldiney - des origines à nos jours - pour reconnaître que ce qu'il affirme enfin haut et fort était déjà présent il y a bien longtemps. Par exemple, la formule (désormais souvent citée) d'André du Bouchet apparaît sans doute pour la première fois dans un texte de Maldiney des années 80 (la première édition de *L'Incohérence* chez Hachette date de 1979)²⁴. Or il suffit de relire les tout premiers textes de *Regard Parole Espace* pour y trouver la notion de déchirure (dès la p.15 dans un texte d'abord paru en 1953). Et dans un texte consacré à Tal Coat en 1954, on peut lire : « quand l'épaisseur de la forêt s'entrouvre comme une déchirure de l'espace, l'espace bien tissé de notre attente se déchire aussi en nous. C'est l'Instant de la Réalité »²⁵. C'est à ne plus savoir qui, de Maldiney ou de du Bouchet, finalement cite l'autre. Et, après tout, qu'importe !

En revanche il importe de noter que, dans son rapport aux œuvres (que ce soient celles de l'art ou celles de la philosophie), de quelque époque qu'elles soient, Maldiney se situe toujours par rapport à elles dans un rapport de contemporanéité. De la même façon, dans son dialogue avec ses contemporains (psychiatres, peintres ou poètes) Maldiney est toujours de plain-pied. Héraclite se plaignait de ceux qui, comme nous, faute d'ouverture, « entendent sans comprendre et ressemblent à des

²⁰ Henri Maldiney, « L'art et l'histoire » in *Cadmos* n°1, printemps 2002, pp. 87-110.

²¹ Henri Maldiney, *L'Art, l'éclair de l'être*, Comp'Act, Seyssel 1993, p. 315.

²² Cf. *Regard Parole Espace*, p.78

²³ *Ibid.*, p.101.

²⁴ cf. *supra*, note 8.

²⁵ *Regard Parole Espace*, p.23.

sourds » et il concluait de manière proverbiale : « Présents, ils sont absents ». De Maldiney, en revanche, on peut dire que « présent, il est bel et bien présent ».

A sa manière, la pensée de Maldiney, envisagée désormais avec un minimum de recul, nous ramène à Bergson. Souligner ici que Bergson parle, dans les *Deux Sources*, à propos de la morale, du clos et de l'ouvert... et, par suite, de l'ouverture - puisque, dit-il, « entre l'âme close et l'âme ouverte il y a l'âme qui s'ouvre »²⁶ (p.62) - risquerait de susciter des rapprochements hasardeux – que pourtant rien n'interdit. Mais c'est dans le texte curieux, apparemment simplificateur, qu'il a consacré à « l'Intuition philosophique » que nous trouvons exprimée par Bergson cette idée selon laquelle « un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement »²⁷. Et cette chose c'est celle qu'il a « vue », puisque tel est le sens premier de l'intuition. A ceci près, dit toutefois Bergson, qu'il s'agit peut-être moins d'une vue que d'un « contact... ». Si c'est bien l'Ouvert qui depuis toujours motive la pensée de Maldiney, on ne saurait lui reprocher d'accomplir l'exploit de dire – au nom de « la chose même » - toujours la même chose et de ne jamais se répéter.

Se rapporter à un texte de Maldiney, c'est avoir affaire à une tentative (par définition provisoire) qui constitue la reprise de tentatives antérieures, cherchant seulement, cherchant surtout à aller « plus avant ». Lire maintenant l'une des dernières pages d'*Ouvrir le Rien...* devrait donc logiquement nous permettre d'avoir accès à l'une des formes les plus élaborées de sa pensée. « L'ouverture d'une œuvre d'art est une avec notre ouverture à elle. Elle nous ouvre l'Ouvert, qu'à connaître avec elle nous reconnaissons en nous. De l'Ouvert nous sommes passibles. (...) L'être-œuvre d'une œuvre d'art est une auto-genèse qui ouvre le où de son avoir-lieu. Elle ne s'énonce pas. Elle se montre. Sa signifiante est une avec son apparition. Son épiphanie ne va pas sans l'autophanie de celui en présence duquel elle « s'apparaît ». Surgissant en co-présence, cette œuvre et moi, tous deux uniques, nous nous rencontrons dans le où dont son moment apparitionnel est la révélation... »²⁸.

Si l'on excepte le cas de ceux qui savent comment Maldiney en est arrivé là et qui, surtout, n'ont pas oublié la précision des analyses qui sous-tendent ce genre de propos, on peut craindre que ce type de texte suscite autant de réactions positives que négatives – à chaque fois pour de mauvaises raisons. Beaucoup n'apprécieront guère le caractère ésotérique d'une langue qu'ils voudraient plus proche de celle de la prose. D'autres en revanche s'imagineront pouvoir, au prix d'un nouveau vocabulaire, faire partie des initiés – leur rapport privilégié à l'art les ayant depuis toujours distingués. Ce sera méconnaître ce qu'il y a de défi de la part de Maldiney à trouver les mots capables de monnayer cette affirmation fondamentale, à savoir que « l'art est la vérité du sentir » et qu'il a souvent illustrée en reprenant une formule

²⁶ Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, p.62.

²⁷ Henri Bergson, « L'intuition philosophique », in *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, p.123.

²⁸ Henri Maldiney, *Ouvrir le rien, l'art nu*, Encre Marine, La Versanne, 2000, p.450.

inscrite (en latin) à l'archevêché de Ravenne : « C'est ici qu'est née la lumière ou que, captée, elle règne libre ». Si à mon tour j'ose traduire, pour Maldiney, chaque œuvre d'art s'affirme de manière telle qu'elle pourrait se présenter en disant : « Ici naît l'Ouvert ou il y renaît avec qui s'y ouvre ».

Toutefois, qu'il s'agisse du peintre, qu'il s'agisse de Maldiney lui-même, reste la question de savoir comment il a bien pu avoir ouverture à l'Ouvert. Nous nous doutons bien que ce n'est pas en déambulant dans les couloirs du métro que nous avons pu acquérir « le sens de l'Ouvert » - sauf peut-être au moment de la sortie en retrouvant la lumière. Nous savons aussi que, lecteur attentif de Straus, Maldiney privilégie l'espace du paysage – antérieur à tous égards par rapport à l'espace géographique et, *a fortiori*, à l'espace géométrique (ceux de la représentation), mais il semble surtout qu'il y ait parmi les paysages des lieux qui sont des hauts-lieux. Il en va ainsi, non pas de la montagne en général, mais de quelques « cimes » chères à Maldiney – à commencer par le Cervin. Pour revenir à *Ouvrir le rien...*, en considérant maintenant son « ouverture » (plus exactement le deuxième texte, à partir de la p.33), on peut s'étonner de ce qu'un ouvrage, tout entier consacré à l'art, commence par des pages qui s'appellent « Montagne » (les Italiens les ont traduites à part sous le titre « Cervino »). Il faut croire qu'en deçà de l'esthétique-artistique l'esthétique sensible occupe une fonction majeure.

Rares sont les textes de Maldiney d'où la montagne est absente ; l'un d'eux (celui consacré à Straus dans les années 60) contient l'esquisse de ce qu'il développera 35 ans plus tard : « Il arrive qu'une brume immense masque la base d'une haute montagne et que son sommet apparaisse en suspens dans le ciel, sans aucune liaison sensible avec le sol sous nos pas, ou bien il arrive qu'un sommet se dévoile en s'épanouissant verticalement en lui-même à travers la déchirure mouvante des nuages. Dans les deux cas, la montagne se donne comme un surgissement de l'inaccessible dans le proche absolu. Nulle proximité n'approche celle d'un lointain en suspens. Elle est proche parce que dans l'ouvert. »²⁹. De la même manière, à l'époque où la pensée de Maldiney se concentrait sur la question du rythme, il pouvait dire : « ce qu'il en est du rythme, je l'ai appris du Verdon ». Il en est resté sans doute une trace dans son texte quand il écrit : « le rythme est dans les remous de l'eau, non le cours du fleuve »³⁰. Pour finir par une formule facile, on peut dire que, pour Maldiney alpiniste, toute véritable rencontre est une rencontre au sommet.

A titre de contribution au *Présent à Henri Maldiney* (ouvrage collectif préparé pour son sixantième anniversaire), Jean Bazaine avait donné quelques belles pages qui allaient paraître dans son *Exercice de la peinture*, sur le thème : « le peintre naît vieux ». Rétrospectivement, ce texte peut paraître s'appliquer à la pensée de Maldiney dont beaucoup s'étonnent encore qu'il ait commencé à publier si tard. Sa pensée est une pensée de peintre. Les recueils de ses textes peuvent être

²⁹ *Regard Parole Espace*, p.145.

³⁰ *Ibid.*, p.158.

regardés comme autant d'expositions de son travail et l'on peut considérer à bon droit que les esquisses du passé annoncent, souvent avec force, les grandes œuvres ultérieures.

Comme Braque, dans ses *Cahiers*, il peut dire : « Nous n'aurons jamais de repos : le présent est perpétuel »³¹. Son travail incessant en témoigne : le jour de la déchirure c'est toujours aujourd'hui.

La volonté de conclure a mauvaise réputation. Cela ne nous empêche pas d'essayer de faire le point.

La question de savoir si Maldiney est ou n'est pas phénoménologue est peut-être une question sans enjeu. Elle nous aura permis de faire apparaître, comment sur son trajet, Maldiney a pu étayer sa pensée sur celle de Hegel, Husserl et Heidegger, alors même que d'entrée de jeu son rapport à l'art et, d'abord, à la nature était autre que le leur. « Un point au départ, un *li* à l'arrivée. » Ici, le proverbe chinois s'applique aussi rigoureusement que pour le tracé d'une ligne. Si, comme Dominique Janicaud l'a montré, la phénoménologie française est une phénoménologie éclatée, il nous suffira de dire que la pensée de Maldiney n'est pas le moindre de ces éclats.

Un point de vocabulaire toutefois : si l'on se souvient de la manière dont Descartes présente l'analyse comme une opération de décomposition (conformément à l'étymologie), on peut difficilement accepter de parler encore d'analyse – fût-elle phénoménologique – pour rendre compte du travail patient et infiniment précis par lequel Maldiney s'explique avec les choses (par exemple, les « choses d'art », comme disait Rilke). Il m'est arrivé de proposer, pour ainsi dire à mon insu, la notion non pas de réduction mais de rédaction phénoménologique³².

Pour ce qui est de l'Ouvert, je terminerai par un ultime emprunt :

« si nous parlons et écrivons, c'est pour *conduire* à lui, pour encourager à la vision, par nos discours, comme si nous indiquions le chemin à quelqu'un qui veut voir quelque chose.

Car l'enseignement ne peut conduire que jusqu'à la route, que jusqu'au cheminement, mais la vision elle-même, c'est à celui qui veut voir, de la réaliser.

La formule n'est pas de Maldiney, elle est de Plotin parlant de l'Un dont, dit-il, « la saisie ne peut se faire ni par la science (*épistémé*), ni par l'intellection (*noésis*), c'est-à-dire selon la manière dont sont connus les autres objets de pensée, mais par la présence qui est supérieure à la science. »³³

Autant dire que, dans ce genre d'aventure, l'étonnement n'est pas seulement au départ.

³¹ Georges Braque, *Le Jour et la nuit*, Gallimard, Paris 1952, p.9.

³² Sur ce point, cf. Henri Maldiney, *Le Vouloir-dire de Francis Ponge*, Encre Marine, La Versanne 1993, p.20-21.

³³ Plotin, *Ennéades*, VI, 9 [9], 4, 1-3 et 11-16, tr. P. Hadot – cité par Jean-Marc Narbonne, in *Hénologie, ontologie et Ereignis*, Les Belles-Lettres Paris 2001, p.274-275). Notre conversation avec Fernando Landazuri a orienté mes lectures dans ce sens.

Henri Maldiney l'indique quand, au terme de sa présentation de la Fondation Maeght, il écrit :

« Ici, l'art a lieu. Et l'homme habite. Sans doute pour beaucoup ce ne sera qu'un passage. Mais vers où ? Il suffit que son regard ait été dessillé pour que change la présence de l'homme. Comme la lumière qui rend visible est elle-même invisible, une œuvre d'art authentique forme le regard non pas à s'enfermer en elle, mais à la traverser vers une dimension du monde jusque-là inédite et inouïe, qui ouvre la présence à l'ouvert de son être. »³⁴

***Jean-Pierre CHARCOSSET**, avant d'enseigner la philosophie en classes préparatoires aux grandes écoles à Lyon, a suivi l'enseignement d'Henri Maldiney à l'université de Lyon. Il a travaillé avec Bernard Rordorf à la publication des premiers livres d'Henri Maldiney aux Editions L'Âge d'Homme. Ancien président de l'Association Internationale Henri Maldiney, il a publié un certain nombre d'articles consacrés à des auteurs (Maldiney, Heidegger, Merleau-Ponty, Patocka, ...) ou à des questions (la main, le paysage, l'arbre, le cœur,...).

³⁴ *La Fondation Maeght*, p.54.